

Féminisme et post-colonialité : à propos de la réflexivité ethnographique

Née en 1958, Florence Weber fait partie de cette génération d'anthropologues qui, après les Décolonisations, ont rapatrié en métropole l'anthropologie exotique, et ont ainsi renouvelé profondément l'approche du terrain en sociologie et dans les disciplines connexes (histoire, économétrie, psychiatrie...). Son travail de thèse, publié en 1989 sous le titre *Le travail à-côté*, est consacré aux occupations des ouvriers en dehors de l'usine. Dans cet article publié l'année suivante, elle explicite un peu plus encore son approche du terrain sous l'oreille attentive de Gérard Noiriel, jeune historien du monde ouvrier. Le texte est publié dans le deuxième numéro de la revue *Genèses*, qui jouera un rôle central dans l'aventure du « Laboratoire de Sciences Sociales » (LSS) de l'Ecole Normale Supérieure (alors seul institut à revendiquer cette dénomination de « laboratoire »).

En miroir des Décolonisations, les sciences sociales de cette période se mobilisent dans un projet de refondation pluridisciplinaire tous azimuts, réalisant en métropole un idéal qui n'a jamais vraiment vu le jour dans les jeunes États indépendants. La démarche de Florence Weber, cherchant à comprendre « Qui sont les ouvriers quand ils ne sont plus ouvriers ? », peut s'interpréter comme une Décolonisation interne, qui justifie certaines alliances - même intimes parfois - au nom de la Révolution (intellectuelle) en marche.

C'est cette conception des sciences sociales, ethnographique et expérimentale, que j'ai tenté d'exporter au Yémen vingt ans plus tard, peu après les attentats du 11 septembre 2001. Mais ma démarche s'est rapidement enlisée dans un questionnement névrotique sur « l'homoérotisme » de l'observateur, tandis que couvait une Révolution bien réelle...

Texte proposé, extrait d'un article de Florence Weber,

**« Journal de terrain, journal de recherche et auto-analyse » (1990)
suivi ensuite de « L'arbre de parenté de Maryam »**

J'en viens à la déchirure, à l'intrusion des rapports sociaux dans mon univers enfantin. Ma nourrice attendait un second bébé. Elle décida (ou bien ma grand-mère, je n'en sais rien) qu'elle ne pouvait plus s'occuper de moi. Elle me « rendit » à mes grands-parents, je déménageai (les maisons étaient assez proches). Du jour au lendemain (c'est du moins le souvenir que j'en ai), je ne fis plus partie de cette famille, je ne les vis plus jamais ; mon frère de lait, rencontré près de l'école où nous allions tous les deux (mais dont les classes n'étaient pas mixtes), ne me saluait plus. J'eus l'impression d'une trahison, d'un abandon. Plus tard, j'ai mis cet abandon sur le compte de la distance de classe. Sur le coup, je l'ai subi, c'est tout. Je raconte cela, c'est un peu trop intime, complaisant ? Mais cette expérience de la distance de classe au cœur d'une relation affective, je l'ai faite une seconde fois, pendant l'enquête même. On pourrait se demander si toute l'enquête, d'un point de vue psychologique, n'a pas été menée pour refaire cette expérience originelle. C'est ici encore plus difficile à raconter. Disons que pendant l'enquête j'ai été intégrée dans une famille ouvrière, que je me suis « installée » avec un ouvrier, au grand dam de ma mère et de mes amis, que j'ai voulu faire ma vie avec lui et que j'ai vécu notre rupture comme une intrusion de la dure nécessité sociale dans ma vie privée. La sociologue prise au piège des règles sociales de l'at-



Florence Weber est anthropologue à l'Institut national de recherches agronomiques (INRA). Elle a récemment soutenu sa thèse consacrée à l'étude ethnographique d'une petite ville industrielle en milieu rural (Bourgogne). Le titre du livre, qui a été tiré de cette étude, *le Travail-à-côté, étude d'ethnographie ouvrière* (INRA-EHESS, 1989) illustre l'objet principal de ses recherches : ausculter les activités ouvrières en dehors de l'usine, depuis le travail, « pour soi », non rémunéré (jardinage, petit élevage...) jusqu'au travail salarié « au noir ». On découvre ainsi un univers ouvrier qui bien qu'appartenant à la grande industrie, a peu de choses à voir avec celui de Billancourt.

Journal de terrain, journal de recherche et auto-analyse

Entretien avec Florence Weber
Gérard Noiriel

liance, c'est plutôt comique, après coup. Cela ne l'était pas du tout.

G.N. : Ces approfondissements ne figurent pas dans ton livre. Est-ce volontairement – par « pudeur » comme on dit – ou parce que tu as découvert après coup les rapports sous-jacents que ce passé entretenait avec ton travail ?

En 1986, je n'avais pas une conscience aussi nette de ce qui, dans mon passé, expliquait mon rapport au monde ouvrier, ni même de mon désir, voué à l'échec, de m'y sentir chez moi. Je ne savais pas que mon enquête et les liens que, grâce à elle, j'avais noués avaient à voir avec cette rupture subie avec ma nourrice. Je ne pouvais donc pas expliquer pourquoi je me sentais si proche affectivement de mes enquêtés, ni comprendre ce que cette proximité recouvrait de distance déniée. Et puis, tout cela était encore trop brûlant. Je n'arrivais même pas à en parler dans mon milieu social « normal ». Je me sentais coupable d'avoir utilisé des êtres aimés pour un profit intellectuel, c'est-à-dire social. Cette fois, c'est moi qui avais trahi. J'avais fui. Mon ami savait, bien sûr, le travail que je faisais. Il avait une attitude ambiguë à son égard. Il le haïssait ; un jour il a voulu jeter ma machine à écrire par la fenêtre. En même temps, il m'aiderait. Il prenait des notes, il lisait ce que j'écrivais, on en discutait. Il voulait rectifier mes analyses, j'ai toujours tenu compte de ce qu'il disait. Il a écrit des textes sur l'usine. Il voulait me faire comprendre. Bref, il était lui aussi aux prises avec la distance de classe. Un jour, je raconterai tout cela. Mais je trouve que j'ai déjà bien assez disséqué, j'ai plutôt envie d'écrire librement. J'arrive aux limites de l'auto-analyse. Je n'ai plus envie d'objectiver.

